

C'est quoi, au juste, une puce RFID ?

La puce RFID est une puce d'identification par radio-fréquence (Radio Frequency Identification Device), appelée aussi radio-étiquette ou puce sans contact.

Elle se compose de deux choses : un microprocesseur, ou circuit électronique en silicium, qui permet de stocker un grand nombre d'informations ; une antenne de transmission par ondes-radio, qui lui permet d'être lue et modifiée à distance.

C'est une technologie assez ancienne, puisque c'est celle qui fait fonctionner les antivol à la sortie des magasins : en passant le portique, l'antenne présente dans la puce est « réveillée ».

Entre-temps, les composants se sont miniaturisés : la puissance de ces processeurs, comparable à celle d'un petit ordinateur, permet aujourd'hui d'y stocker un nombre incomparable de données. D'autre part, les coûts de production ont baissé ; on peut maintenant produire une puce pour moins de 0,10 cents/pièce.

Depuis quelques années, l'industrie utilise donc massivement les puces RFID. Elles permettent, par exemple, de surveiller les postes de travail et le personnel, de gérer automatiquement les stocks, de fluidifier les circuits mondiaux de marchandises, de perfectionner le fichage de la clientèle (cartes de fidélité, de transport, etc.)

Exemples d'utilisation :

- Cartes de péage « Liber-T »
- Vélos de location type « Velip' »
- Passes de transport type « Navigo »
- Badges d'entreprise
- Médiathèque José Cabanis, Toulouse : gestion des prêts automatisée, tri automatique etc.
- Implantation sous-cutanée (policiers municipaux de Mexico-City ; clients d'une boîte de nuit barcelonaise).

Ces puces sont de redoutables mouchards, puisqu'elles transmettent leurs informations chaque fois qu'elles rencontrent un lecteur (lecteur manuel, portique, borne), ce qui permet de retracer des activités ou des déplacements.

Entre l'extraction et la purification des matières premières (silice, cuivre, coltan...), la fabrication et l'assemblage de micro-composants et les déchets électroniques, la production de milliards de puces électroniques a un impact désastreux sur l'environnement. Eric D. Williams, chercheur à l'université des Nations Unies à Tokyo, a mesuré les éléments nécessaires à la fabrication d'une puce de 2 grammes : 1,7 kg d'énergie fossile, 1 m3 d'azote, 72g de produits chimiques et 32 l d'eau. A proportion égale, il faut 300 fois plus d'énergie fossile pour fabriquer une puce électronique qu'une voiture. Une usine de micro-composants engloutit à minima plusieurs centaines de m3 d'eau pure par heure et rejette dans l'atmosphère des produits toxiques comme la phosphine (hydrogène phosphoré), le thilane et l'arsine (hydrogène et arsenic).

Les robots rêvent-ils de moutons électriques ?

Hiver 2011

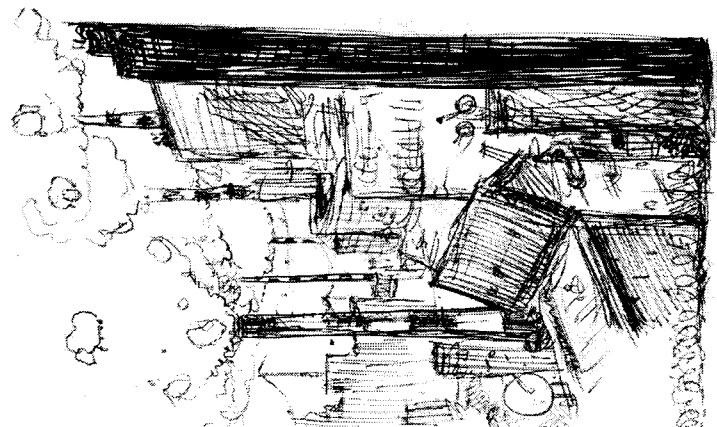
BULLETIN DU COLLECTIF FAUT PAS PUCER [MÊME]

Nous sommes un groupe constitué d'éleveurs mais aussi de personnes extérieures aux professions agricoles, qui nous réunissons depuis le mois de janvier 2010.

Au milieu de l'hiver, nous nous sommes retrouvés dans un café, près d'une gendarmerie où avaient été convoqués des éleveurs qui refusaient de se soumettre à l'obligation de vacciner leurs bêtes contre la fièvre catarrhale ovine.

De cette discussion à (au) chaud sont sorties diverses initiatives, principalement l'organisation de réunions publiques.

Ces réunions sont organisées indépendamment de tout syndicat ou parti politique, et mêlent des personnes issues d'horizons professionnels divers, qui font le rapprochement entre les contraintes qui s'abattent sur les éleveurs et celles que subissent d'autres métiers : contrôles, évaluations, standardisation des pratiques...



BOUS ET TECHNOBOUONS

Depuis juillet 2010, un règlement européen impose d'équiper tous les moutons et les chèvres d'une boucle d'oreille contenant une puce électronique (RFID), qui permet d'identifier chaque bête à distance. Cette façon d'identifier les animaux est une manière d'informatiser le travail. On pousse les éleveurs à investir dans des équipements coûteux et ingrats, qui tendent à industrialiser l'élevage. Ainsi, les compétences des travailleurs sont niées, remplacées par des procédures dictées par les administrations et les laboratoires. Peu à peu, l'éleveur s'éloigne de ses bêtes et son travail perd son sens.

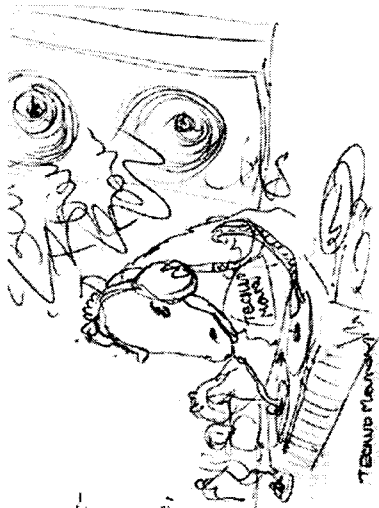
L'Europe, le ministère de l'agriculture et la filière industrielle justifient l'obligation du puçage par une amélioration de la traçabilité. Dans le discours ambiant, tout a été fait pour que l'on associe spontanément le terme de traçabilité avec « qualité », « travail bien fait », « produit local ». En réalité, la constitution de gigantesques banques de données pour recenser les animaux d'élevage ne garantit rien. Elles ne changent absolument rien aux causes des crises sanitaires et à la mauvaise qualité des produits, qui découlent inéluctablement de la taille des exploitations, des logiques productivistes et des circuits d'échanges mondiaux.

Au contraire, le suivi informatique renforce la chaîne industrielle en la rendant plus fluide et plus réactive, tout en redorant son blason auprès de consommateurs avides de « transparence ».

Alors que l'on ne cesse de mobiliser les foules pour « sauver la planète » et « préserver l'environnement », que l'on entraîne les enfants dès la maternelle aux « éco-gestes quotidiens », le fait est qu'on n'a jamais autant produit et utilisé de gadgets électroniques qu'aujourd'hui. Essayons d'imaginer l'impact écologique de ces milliards de puces dont on a prévu d'équiper chaque animal du territoire ? Quel sens peut-il y avoir à élever des agneaux bio équipés de micro-processeurs ?

Un troupeau équipé de puces électroniques, c'est un troupeau qui sera géré par ordinateur. Or on ne devient pas berger ou éleveur pour tra vailler derrière un écran, ni pour suivre les procédures standard concoctées par de prétendus experts. Du moins, si l'on pense qu'un élevage, ce n'est pas une usine à viande destinée à produire toujours plus et plus vite.

Ce problème ne concerne pas uniquement les éleveurs : un peu partout, on automatise pour gérer la masse au détriment du soin et de l'attention.



On retrouve cette tendance dans toutes sortes de secteurs : l'école, l'entreprise, l'hôpital... Dans des maternités, on équipe les nouveau-nés de bracelets électroniques dotés de ces mêmes puces ; dans certains établissements scolaires, les élèves munis de leur carte sans contact sont bipés à l'entrée et à la sortie - le logiciel de « vie scolaire » envoyant automatiquement des alertes aux parents par sms.

De ces innovations, qui visent à « faire moderne » et à réaliser des gains de productivité, les activités sortent appauvries, dénaturées. Et ceux qui les exercent sont plus étroitement contrôlés, leurs compétences dénigrées. Jusqu'au jour où l'on se retrouve à dire au client/à l'élève/à l'administré/au patient/à la brebis (rayez la mention inutile) : Je suis désolé, mais l'ordinateur ne veut pas. A cela, nous répondons : Je suis désolé, mais je ne veux pas l'ordinateur. Car rien ne justifie d'obliger les éleveurs à transformer leurs bêtes en périphériques - à quand une nouvelle race avec port USB intégré ?

